

AMY TAN

DE BELLES
SHANGHAI

« Irrésistible... remarquable... fascinant...
Entrez dans le monde
que Mme Tan a créé pour vous... »

NEW YORK TIMES BOOK REVIEW


CHARLESTON

**« Émouvant et très courageux...
Amy Tan nous décrit d'une façon inédite la Chine,
les femmes sino-américaines, leurs familles
et le mystérieux lien existant entre mère et fille. »**

Alice Walker, auteur de *La Couleur pourpre*

Début du XX^e siècle à Shanghai. Violet Minturn est la fille d'une Américaine qui tient un club huppé, la Maison de Lulu Mimi, lieu de rencontres de riches Occidentaux et Asiatiques. Mais derrière les riches tentures, c'est aussi la maison de courtisanes la plus distinguée de Shanghai. C'est dans cet univers que grandit Violet, petite fille au caractère bien affirmé. Lorsqu'elle découvre que son père n'est pas mort comme elle le croyait, et que celui-ci est d'origine chinoise, c'est un choc. Alors que la situation politique du pays devient de plus en plus instable, sa mère tente de partir avec elle pour San Francisco, mais est piégée par un ancien amant. Violet, 14 ans, est vendue comme courtisane vierge à une maison close, et Lulu reçoit bien la confirmation - fausse - de la mort de sa fille...

**Entre la perspicacité et l'humour sarcastique d'Amy Tan,
Belles de Shanghai traite de la relation profonde existant entre mères
et filles. L'histoire d'un traumatisme hérité, de désirs et de tromperies,
mais avant tout du pouvoir et de la persévérance de l'amour.**

Amy Tan est une romancière américaine, auteur de nombreux romans dont *The Joy Luck Club* (*Le Club de la chance*), adapté au cinéma. Ses romans, tous best-sellers du *New York Times*, sont publiés dans 35 langues.

Traduit de l'anglais par Lisa Rosenbaum
www.editionscharleston.fr

ISBN 978-2-36812-046-0



9 782368 112046 0

22,50 euros
Prix TTC France

L'avis des Lectrices Charleston

« Un magnifique roman rempli d'émotions, plein d'énergie et d'espoir. »

Cassandre Durandeau, du blog *Casscroutondeslectures*

« Un univers feutré, raffiné, féminin, sensuel. »

Sophie Horvath, du blog *C'est quoi ce bazar ?*

« La plume est belle et dense. Rien n'est laissé au hasard. »

Carène Ponte, du blog *Des mots et moi*

« À travers *Belles de Shanghai*, Amy Tan a su me faire apprécier une culture à laquelle je ne m'étais jusque là jamais intéressée. [...] Une belle histoire que je vous recommande ! »

Sandrine Dureuil, du blog *Vu de mes lunettes*

« Ce roman est une magnifique histoire d'amour et de destin, dont on ne comprend tous les enjeux qu'à la fin. »

Delphine Menez, du blog *L'heure de lire*

« Une lecture instructive et dépayssante qui m'aura beaucoup appris sur la Chine du xx^e siècle. »

Mélusine Huguet, du blog *Carnet parisien*

« Une saga familiale mère-fille, mais aussi pleine d'amitié, qui ne peut que nous ravir. »

Ivana Pereira, du blog *Comme dans un livre*

« Un roman d'apprentissage, de traditions chinoises où sensualité et exotisme sont à l'honneur. »

Alison Penglaou, du blog *My Little Anchor*

« Le roman d'Amy Tan est un beau texte à découvrir si vous aimez voyager à travers la littérature. »

Djihane Schmidt, du blog *Les instants volés à la vie*

Titre original : *The Valley of Amazement*

Copyright © Amy Tan

First published by Harper & Collins in 2013

Translation rights arranged by Sandra Dijkstra Literary Agency

All Rights Reserved

Traduit de l'anglais par Lisa Rosenbaum

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016

17, rue du Regard

75006 Paris – France

contact@editionscharleston.fr

www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-046-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook : www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter @LillyCharleston.

BELLES DE SHANGHAI

Amy Tan

BELLES
DE SHANGHAI

Traduit de l'anglais par Lisa Rosenbaum



Pour Kathi Kamen Goldmark et Zheng Cao
Mes âmes sœurs

*Des années de sables mouvants m'emportent je ne sais où,
Vos plans, vos politiques échouent – les lignes cèdent – les substances
me narguent et m'éludent,
Seul le thème que je chante, l'Âme grandiose et puissante, perdure.
Le Soi ne cède jamais – c'est l'essence profonde, immuable.
De vos politiques, de vos triomphes, de vos batailles, de la vie – que
reste-t-il à la fin ?
Quand l'éphémère se désintègre, que reste-t-il sinon le Soi ?*

WALT WHITMAN, « *Les Années de sables mouvants* »

CHAPITRE I

LE CHEMIN DE JADE SECRET

Shanghai, 1905-1907

À l'âge de sept ans, je savais exactement qui j'étais : une Américaine pur-sang par la race, les manières et la langue et dont la mère, Lulu Minturn, était la seule Blanche à tenir une maison de courtisanes de premier ordre à Shanghai.

Ma mère m'avait prénommée Violet d'après cette petite fleur qu'elle aimait dans son enfance, à San Francisco, ville que je n'avais vue qu'en carte postale. J'en vins à détester ce prénom. Les courtisanes le prononçaient comme le mot shanganais *vyau-la* employé quand vous vouliez vous débarrasser de quelque chose. « *Vyau-la ! Vyau-la !* » criaient-elles en m'apercevant.

Ma mère prit un nom chinois, Lulu Mimi, proche de son patronyme américain. Sa maison de courtisanes était connue sous celui de Maison de Lulu Mimi. Pour ses clients occidentaux, son entreprise s'appelait le Chemin de Jade Secret, traduction en anglais des caractères chinois qui composaient son nom. C'était le seul établissement de ce genre qui recevait à la fois des

Chinois et des Occidentaux. Un grand nombre de ces derniers comptait parmi les plus riches commerçants internationaux. Ma mère brisait ainsi, d'une façon éclatante, un tabou existant dans les deux sociétés.

Cette « maison de fleurs » constituait mon unique univers. Je n'avais pas de camarades de mon âge, pas d'amies américaines. Lorsque j'eus six ans, Mère m'inscrivit à l'école pour filles de Miss Jewell. Il n'y avait que quatorze élèves, toutes plus cruelles les unes que les autres. Certaines mères avaient protesté contre ma présence et les filles s'étaient unies pour comploter mon expulsion. Elles prétendaient que je vivais dans un « mauvais lieu » et qu'il ne fallait pas me toucher, sous peine de se souiller. Elles racontèrent au professeur que je n'arrêtais pas de jurer, ce qui ne m'était arrivé qu'une seule fois. Mais c'est une fille aux ridicules anglaises qui me lança l'insulte la plus infâme. Le troisième jour d'école, alors que je descendais le couloir, cette peste s'approcha de moi d'un pas décidé et déclara à portée d'oreille de mon professeur et des autres élèves : « Tu as baragouiné du chinois avec un mendiant. Cela veut dire que tu es une sale Chinetoque. » Exaspérée, je l'attrapai par ses longues boucles et tirai. Elle se mit à crier. Une douzaine de poings s'abattirent sur mon dos, un dernier me fendit la lèvre et fit tomber une de mes canines déjà branlante. Je la crachai et, pendant un instant, tout le monde regarda la dent luisante. Pour produire plus d'effet, je me pris le cou à deux mains et hurlai : « Je meurs ! » avant de m'effondrer. Une des filles s'évanouit. Effrayées, la meneuse et sa bande s'éclipsèrent. Je ramassai ma dent – cette partie autrefois vivante de ma personne. Le professeur se hâta de nouer un mouchoir autour de mon visage ensanglanté, puis me renvoya chez moi en pousse-pousse sans m'adresser le moindre mot de réconfort. Mère décida aussitôt d'engager un précepteur.

Très troublée, je lui racontai ce que j'avais dit au vieux mendiant : « *Lao huazi*, laisse-moi passer. » Ma mère m'apprit que ces mots signifiaient « mendiant » en chinois. Jusque-là, j'ignorais que je parlais un mélange d'anglais, de chinois et

de dialecte shanganais. Par ailleurs, comment aurais-je connu le mot « mendiant » en anglais alors que je n'avais jamais vu de grand-père américain affalé contre un mur et marmonnant entre ses dents pour m'apitoyer ? Avant mon entrée dans l'école, je n'avais bafouillé mon espèce de sabir qu'à l'intérieur du Chemin de Jade Secret pour communiquer avec nos quatre courtisanes, leurs femmes de chambre et les serviteurs. Le son de leurs bavardages, plaintes et badinages entraînait dans mon oreille et ressortait par ma bouche. Lors des conversations que j'avais avec ma mère, personne ne m'avait jamais dit que je m'exprimais d'une façon bizarre. Pour ajouter à la confusion, mère parlait aussi chinois, et son assistante, Colombe Dorée, parlait aussi anglais.

L'accusation de la fille aux anglaises continuait à me tracasser. Je demandai à mère si elle avait parlé chinois dans son enfance. Elle me répondit que Colombe Dorée lui avait donné des leçons. Je lui demandai ensuite si je parlais aussi bien le chinois que les courtisanes. « Sous plusieurs aspects, tu le parles mieux. Avec plus d'élégance. » Inquiète, j'interrogeai mon précepteur. Un Chinois parlait-il le chinois mieux qu'un Américain en serait jamais capable ? Il m'expliqua que la forme de la bouche, de la langue et des lèvres de chaque peuple était adaptée à son idiome, de même que les oreilles qui transmettaient les mots au cerveau. Je voulus savoir pourquoi, selon lui, je pouvais parler le chinois. Il répondit que je devais avoir bien étudié cet idiome et entraîné ma langue à se mouvoir différemment.

Cette histoire me perturba pendant deux jours, puis ma raison me permit de réintégrer mon peuple. D'abord, ma mère était américaine, me dis-je. Mon père était mort, mais, de toute évidence, il était américain lui aussi, vu que j'avais la peau blanche, des cheveux châtain et des yeux verts. Je portais des vêtements occidentaux et des chaussures normales. Je n'avais pas les pieds bandés et fourrés comme de la pâte à boulettes dans de minuscules souliers. J'avais des connaissances, même dans des matières aussi difficiles que l'histoire et les sciences – « et cela par simple amour du Savoir », avait dit mon précepteur.

La plupart des jeunes Chinoises n'apprenaient que les bonnes manières.

En outre, je ne pensais pas comme une Chinoise – pas de courbettes devant des statues, pas d'encens, pas de culte aux revenants. « Les fantômes sont des superstitions conjurées par les peurs d'une personne de race jaune, me dit ma mère. Les Chinois sont craintifs, ils ont donc beaucoup de préjugés de ce genre. » Moi, je n'étais pas peureuse. Et je ne faisais pas les choses d'une certaine façon uniquement parce que c'était une tradition séculaire. Selon Mère, j'étais dotée de l'ingéniosité yankee et d'un esprit indépendant. Par exemple, j'eus un jour l'idée de distribuer aux domestiques des fourchettes modernes pour remplacer leurs vieilles baguettes. Cependant, Mère leur ordonna aussitôt de les rendre. Chaque dent de ce couvert valait plus que leur salaire annuel, m'expliqua-t-elle, de sorte qu'ils pouvaient être tentés de les vendre. Les Chinois n'avaient pas la même notion de l'honnêteté que les Américains. Je lui donnai raison. Si j'avais été chinoise, aurais-je accepté ce genre de commentaire ?

Après avoir quitté l'école de Miss Jewell, j'interdis aux courtisanes de m'appeler *Vyau-la*. Et aussi par des mots affectueux chinois tels que « petite sœur ». Je leur demandai de me surnommer Vivi. Seuls avaient le droit de m'appeler Violet ceux qui étaient capables de prononcer correctement ce nom, soit ma mère, Colombe Dorée et mon précepteur.

Je me rendis compte que je pouvais en changer selon mon humeur ou les circonstances. Peu après, à la suite d'un incident, j'adoptai mon premier surnom. Traversant en courant le grand salon, j'avais heurté un serviteur qui portait un plateau chargé de thé et de friandises. Tout son fardeau se fracassa sur le sol. Il me qualifia de *whirlwind*, tornade, un mot charmant. J'étais la Tornade qui soufflait dans la célèbre maison de Lulu Mimi, avec mon nuage de cheveux foncés et le chat qui pourchassait le ruban qui les avait retenus. Désormais, les domestiques durent m'appeler *Whirlwind*, mot qu'ils prononçaient « *wou-wou* ».

J'adorais ma chatte asiatique. Elle m'appartenait et je lui appartenais, sentiment que je ne partageais avec personne

d'autre, pas même avec ma mère. Lorsque je la tenais contre moi, elle pétrissait mon corsage de ses pattes, accrochant la dentelle et la transformant en charpie. Elle avait les mêmes yeux verts que moi et son corps moucheté de brun et de noir luisait comme de l'or. Mère me l'avait offerte lorsque je m'étais plainte de ne pas avoir d'amies. Selon elle, la chatte avait appartenu à un pirate ; elle s'appelait Carlotta d'après la fille du roi du Portugal qu'il avait kidnappée. Personne d'autre ne pouvait se vanter de posséder la chatte d'un pirate, alors qu'avoir une amie était à la portée de tout le monde, m'assura ma mère.

Presque tous les membres de la maisonnée avaient peur de Carlotta. Elle griffait ceux qui la chassaient des chaises et des canapés. Elle hurlait comme un fantôme quand elle restait coincée dans une armoire. Lorsqu'elle sentait que les gens la redoutaient, elle hérissait ses poils pour leur montrer que leur crainte était justifiée. Colombe Dorée se pétrifiait sur place chaque fois que Carlotta s'approchait d'elle. Un chat sauvage l'avait grièvement blessée dans son enfance et elle avait failli mourir de la fièvre « verte purulente ». Carlotta mordait toute personne qui la prenait dans ses bras et sortait ses griffes quand on la caressait sans ma permission. Un jour, elle tua un jeune homme de dix-sept ans venu au Chemin de Jade Secret avec son père. Je cherchais ma chatte et l'aperçus sous un canapé. Debout entre elle et moi, le garçon se mit à me parler dans une langue incompréhensible. Avant que je ne puisse le mettre en garde, il se baissa et attrapa l'animal par la queue. Carlotta enfonça ses griffes dans son bras, lui arrachant quatre lambeaux sanglants de peau et de chair. Le garçon pâlit, serra les dents, puis s'évanouit. Son père le ramena chez lui et Colombe Dorée m'assura qu'il allait mourir. Plus tard, l'une des courtisanes m'apprit qu'il avait effectivement trépassé. Quel dommage qu'il n'ait pas eu le temps de jouir des plaisirs du boudoir, ajouta-t-elle. Même si ce garçon était responsable de ce drame, je craignais alors qu'on ne m'enlève Carlotta pour la noyer.

Avec moi, elle se conduisait d'une façon très différente. Quand je la prenais dans mes bras, elle se montrait tendre

et docile. La nuit, elle ronronnait à mon côté, le matin, elle miaulait des salutations. Je lui gardais des morceaux de saucisse dans la poche de mon tablier ainsi qu'une plume verte de perroquet attachée à une ficelle avec laquelle je l'attrais de dessous les canapés du salon. Je voyais ses pattes de devant apparaître sous les franges de la tapisserie et essayer d'attraper l'appât. Nous galopions entre les meubles, la chatte sautait sur les tables et les fauteuils, grimpait aux rideaux et sur les bords des lambris – sur tous les endroits que je lui indiquais.

Ce salon, notre terrain de jeu, se trouvait dans l'ancienne villa hantée où ma mère avait créé le Chemin de Jade Secret. À plusieurs occasions, je l'entendis dire à des journalistes occidentaux qu'elle avait acquis cette demeure pour presque rien. « Si vous voulez vous enrichir à Shanghai, affirmait-elle, profitez de la peur de ses habitants. »

Lulu

Cette villa, messieurs, fut bâtie il y a quatre siècles comme maison d'été pour Pan Ku Xiang, un riche lettré et célèbre poète. On ignore la raison de sa renommée car ses écrits sont partis en fumée. Autrefois, le terrain et les quatre bâtiments initiaux occupaient plus d'un demi-hectare, le double de sa superficie actuelle. Ces épais murs de pierre sont d'origine, mais on dut reconstruire les ailes est et ouest, détruites par un mystérieux incendie – le même que celui qui dévora les idées de l'érudit. Selon la légende, une de ses concubines mit le feu à l'aile ouest, et la femme du maître de maison, qui vivait dans l'aile est, périt en hurlant, encerclée par les flammes. Qui sait si cela est vrai ? Mais aucune légende n'est intéressante si elle n'inclut pas un meurtre ou deux, n'est-ce pas ?

Après la mort du poète, son fils engagea les meilleurs tailleurs de pierre pour sculpter une stèle. Posée sur un socle représentant une tortue et surmontée d'un dragon, elle

symbolisait les honneurs réservés à un haut fonctionnaire, bien qu'aucun document officiel ne confirmât qu'il eût jamais occupé ce genre de poste. À l'époque où son arrière-petit-fils devint chef de famille, la stèle gisait à terre. Recouverts de mauvaises herbes, le nom du poète et l'épithète étaient réduits à des stigmates illisibles. Bien entendu, le lettré ne s'était pas attendu à ce manque de respect. La malédiction commença il y a un siècle lorsque sa famille vendit la maison à bas prix. Vingt-quatre heures après avoir touché l'argent, son descendant fut saisi d'une vive douleur et rendit l'âme. Un voleur tua un autre membre de la tribu. Aucun des petits-enfants ni arrière-petits-enfants ne mourut de vieillesse. Une série d'acheteurs connurent eux aussi des malheurs inhabituels : revers de fortune, infertilité, folie, *et cetera*. Lorsque je vis cette demeure, elle n'était plus qu'un taudis abandonné, le jardin une jungle de plantes grimpantes et de broussailles, un abri parfait pour chiens sauvages. J'achetai la propriété pour une bouchée de pain. Aussi bien les Occidentaux que les Chinois me dirent que c'était une erreur de l'acquérir, même à ce prix-là. Aucun menuisier, tailleur de pierre ou coolie n'accepterait jamais de franchir le seuil de cette maison hantée.

Alors, messieurs, qu'auriez-vous fait à ma place ? J'engageai un acteur italien – un jésuite défroqué aux prunelles aussi sombres que celles des Asiatiques, particularité qui devenait encore plus prononcée quand il tirait ses cheveux en arrière à hauteur des tempes, comme le font les chanteurs d'opéra chinois pour brider davantage leurs yeux. Il revêtit le costume de maître feng shui et nous embauchâmes quelques jeunes garçons pour distribuer des prospectus annonçant qu'une foire se tiendrait dans la propriété, juste devant la villa hantée. Il y aurait de la nourriture, des acrobates, des contorsionnistes, des musiciens, des fruits rares et une machine à fabriquer des caramels salés. Lorsque le maître feng shui arriva dans un palanquin avec son assistant chinois, une foule de plusieurs centaines de personnes l'attendait déjà – enfants, nourrices, domestiques, conducteurs de pousse-pousse, courtisanes accompagnées de leurs patronnes, tailleurs et autres pourvoyeurs de ragots.

Le maître feng shui demanda qu'on lui apporte un brasero. Il sortit un parchemin de sa robe et le jeta dans les flammes, puis il psalmodia quelques mots en pseudo-tibétain et aviva le feu en l'arrosant d'alcool de riz.

« À présent, j'entrerai dans cette maison maudite, annonça l'acteur, et persuaderai Pan, le Poète Fantôme, de s'en aller. Si je ne reviens pas, souvenez-vous de moi comme d'un honnête homme qui a servi ses semblables au prix de sa vie. » Prédire un danger mortel permet de faire avaler vos inventions les plus folles aux gens crédules. Les badauds le regardèrent pénétrer dans la demeure où personne n'osait s'aventurer. Il réapparut au bout de cinq minutes. Un murmure excité s'éleva de la foule. Le faux maître feng shui révéla qu'il avait trouvé le fantôme du poète dans un encrier de son atelier. Ils avaient eu une conversation fort intéressante sur la poésie du défunt et sa célébrité passée. Puis Pan s'était plaint que ses descendants l'aient voué trop vite à l'obscurité. Sa stèle n'était plus qu'une pierre moussue sur laquelle venaient se soulager les chiens errants. Le maître feng shui promit au poète qu'il lui ferait ériger un tombeau encore plus beau que le précédent. Le revenant le remercia et quitta aussitôt la demeure pour rejoindre sa femme assassinée.

Cette mascarade écarta donc le premier obstacle. Me resta ensuite à surmonter le scepticisme ambiant quant au succès que pourrait avoir une maison où se côtoieraient les étrangers. Qui la fréquenterait ? Vous savez tous que la plupart des Occidentaux considèrent les Chinois comme des êtres inférieurs d'un point de vue intellectuel, moral et social. Il était peu vraisemblable qu'ils consentent à partager avec eux cigares et cognac.

Les Chinois, eux, en veulent aux étrangers pour l'autoritarisme avec lequel ils dirigent Shanghai. Ils en ont fait leur propre port, qu'ils gouvernent avec leurs lois et leurs traités. Les Occidentaux se méfient des Chinois. Et ils les insultent en leur parlant dans une sorte de sabir, le *pidgin*, même à ceux dont l'anglais est aussi raffiné que celui d'un lord britannique. Pour quelle raison les Fils de l'Empire

céleste voudraient-ils faire des affaires avec des hommes qui leur manquent de respect ?

Réponse : pour gagner de l'argent. Les uns comme les autres s'intéressent au commerce international. C'est là leur langue commune, et moi, je les aide à se parler dans une ambiance qui efface leurs réticences.

Aux Européens, j'offre un lieu qui leur dispense les plaisirs auxquels ils sont habitués : billard, jeux de cartes, les meilleurs cigares et le meilleur cognac au monde. Dans ce coin, vous voyez un piano. À la fin de chaque soirée, les clients qui s'attardent se rassemblent autour de cet instrument et chantent leur hymne national ou les chansons sentimentales de leur pays. Certains se prennent pour les cousins de Caruso. À nos invités chinois, je procure les plaisirs d'une maison de courtisanes de premier ordre. Les clients font la cour à nos filles selon un protocole bien établi. Ma maison n'est pas un bordel, établissement que les Occidentaux connaissent mieux. Nous offrons aussi à nos clients chinois les agréments occidentaux qu'ils attendent d'une maison comme la nôtre : billard, jeux de cartes, whisky, cigares ainsi que de l'opium. De jolies musiciennes chantent de vieilles plaintes chinoises et encouragent les hommes à joindre leur voix aux leurs. Notre ameublement est supérieur à celui d'autres établissements. Tout est dans les détails. Étant américaine, j'ai ce savoir dans le sang.

Vous voici à présent dans le grand salon, lieu de rencontre entre Orient et Occident et terrain d'entente entre hommes d'affaires des deux mondes. Imaginez les murmures excités que nous entendons chaque soir. Bien des fortunes se sont échafaudées ici. Toutes ont commencé avec mes présentations et les premiers serrements de main. Messieurs, pour ceux qui veulent s'enrichir à Shanghai, il y a une leçon à tirer de mon exemple. Lorsque les gens déclarent qu'une idée est irréalisable, elle devient irréalisable. À Shanghai, cependant, rien n'est impossible. Il faut associer le vieux et le neuf, réarranger les meubles pour ainsi dire, et faire bonne figure. Rusez, et vous obtiendrez ce que vous voulez. Les opportunistes sont les bienvenus. Entre ces murs, la voie vers la fortune s'ouvre à

tous ceux qui ont un minimum de dix mille dollars à investir ou à ceux dont l'influence est encore plus précieuse. Nous avons nos critères.

En approchant de la demeure, un seul coup d'œil vous permettait de comprendre que vous alliez entrer dans une belle maison dotée d'une histoire digne de respect. La voûte d'entrée portait encore la plaque en pierre sculptée présentant un lettré Ming. Le lichen laissé sur ses bords prouvait son authenticité. On repeignait régulièrement le lourd portail avec une laque rouge et on astiquait les appliques en cuivre. Sur chaque pilier, un panneau annonçait les deux noms de l'établissement : CHEMIN DE JADE SECRET en anglais, sur celui de droite, et MAISON DE LULU MIMI en chinois, sur celui de gauche.

Après avoir franchi le portail et être entré dans la cour, vous étiez transporté à l'époque où le Poète Fantôme était le maître des lieux. Le jardin était d'un dessin classique, depuis ses étangs à poissons jusqu'à ses pins nouveaux. Au-delà se dressait un bâtiment assez austère : la façade de pierre était recouverte d'un crépi gris, les fenêtres à croisillons présentaient un motif simple. Le toit de tuiles s'incurvait vers le haut, non pas d'une façon excessive, mais suffisamment pour évoquer les ailes de chauves-souris porte-bonheur. Devant la maison s'élevait la stèle du poète. Reposant sur une tortue de pierre et surmontée d'un dragon de la même matière, elle avait été remise à la place qui lui était due et proclamait qu'on se souviendrait de l'érudit pendant dix mille ans.

Cependant, dès que vous pénétriez dans le vestibule, toute trace de la dynastie Ming disparaissait. À vos pieds s'étendait une mosaïque colorée de carreaux mauresques et, devant vous, se dressait un mur de velours rouge. Une fois les lourds rideaux tirés, vous étiez transporté dans le « palais des charmes célestes » comme ma mère appelait le grand salon. Il était entièrement meublé dans le style occidental, selon la mode

des maisons de courtisanes de haut standing, mais celui choisi par Mère était authentique, voire audacieux. Quatre siècles d'échos glacials avaient été assourdis par des tapisseries aux couleurs vives, d'épais tapis et une profusion de divans bas, de canapés rigides et d'ottomanes. Sur des guéridons trônaient des vases emplis de pivoines aussi grosses que des têtes de bébé et de petites tables rondes supportaient des lampes qui donnaient au salon une douce lumière ambrée pareille à un coucher de soleil. Les hommes pouvaient extraire des cigares d'humidificateurs en ivoire posés sur les bureaux et des cigarettes de bocaux en émail cloisonné. Le capitonnage des fauteuils était si dense qu'il ressemblait aux postérieurs des personnes qui s'y asseyaient. Certaines des décorations amusaient les Chinois, notamment les vases bleu et blanc importés de France sur lesquels étaient peints des Asiatiques ressemblant à Napoléon et à Joséphine. Des rideaux de mohair dissimulaient les fenêtres treillissées. Ils étaient bordés de glands et d'énormes franges rouges, jaunes et vertes, jouets favoris de Carlotta. Des lustres et des appliques éclairaient les tableaux représentant des déesses romaines aux joues roses, aux corps blancs et musclés, qui batifolaient auprès de chevaux aussi blancs et musclés. D'après les propos de clients chinois que j'avais surpris, ces formes grotesques évoquaient des pratiques de « zoophilie ».

À droite et à gauche du grand salon, des portes menaient à des pièces plus intimes. Au-delà, des passages couverts conduisaient à l'ancienne bibliothèque, à l'atelier et au temple familial du lettré, habilement transformés en des lieux où les hommes d'affaires pouvaient organiser des dîners pour leurs amis et être divertis par d'élégantes courtisanes qui savaient chanter avec leur cœur.

Au fond du grand salon, ma mère avait installé un escalier courbe recouvert d'un tapis et pourvu d'une rampe en bois laqué qui montait vers trois balcons arrondis, bordés de velours, comme des loges d'opéra. De là, je regardais souvent ce qu'il se passait en bas pendant que Carlotta faisait des acrobaties sur les balustrades.

La fête commençait après le coucher du soleil. Des voitures à chevaux et des pousse-pousse arrivaient toute la nuit. Œuf Fêlé, le gardien, avait mémorisé les noms des clients qui s'étaient annoncés, les seuls à pouvoir entrer. De mon perchoir, je voyais les hommes surgir d'entre les rideaux rouges et pénétrer dans ce salon digne d'un palais. J'étais capable de distinguer un nouveau venu. Il regardait avec étonnement la scène qui se présentait à lui, incapable de croire que des Chinois et des Occidentaux se saluaient et conversaient poliment ensemble. Puis il apercevait pour la première fois les courtisanes dans leur habitat. Jusque-là, il ne les avait sans doute vues que couvertes de fourrure et chapeautées, passant dans la rue en voiture. Ici, elles étaient à portée de main. Il pouvait parler à l'une d'elles, lui adresser un sourire admiratif, tout en apprenant bientôt qu'il était strictement interdit de la toucher. À mon grand plaisir, je constatai que ma mère inspirait du respect à ces hommes de différentes nationalités. Elle avait le pouvoir de les rendre muets dès qu'ils pénétraient dans le palais des charmes célestes.

Nos courtisanes comptaient parmi les plus connues et les plus douées de toutes celles qui travaillaient dans les maisons de première classe de Shanghai. Elles étaient élégantes, à la fois séduisantes et pudiques, provocatrices et élusives, capables de chanter ou de réciter des poèmes. On les appelait les Belles des Nuages. Chacune comptait dans son nom le mot *Nuage*, signe distinctif de la maison à laquelle elle appartenait. Si elles venaient à nous quitter pour se marier, entrer au couvent ou travailler dans un établissement moins sélect, elles perdaient cet attribut. Quand j'avais sept ans, vivaient avec nous Nuage Rose, Nuage Duveteux, Nuage de Neige, et ma préférée, Nuage Magique. Elles étaient intelligentes. La plupart avaient treize ou quatorze ans à leur arrivée, elles en auraient vingt-trois ou vingt-quatre au moment de leur départ.

Ma mère établissait les règles selon lesquelles elles devaient se conduire avec les clients et la part de leurs gains qu'elles devaient lui verser. Colombe Dorée surveillait leur comportement, leur apparence, et s'assurait qu'elles

maintenaient le niveau et le renom de l'établissement. Cette femme savait avec quelle facilité une fille pouvait perdre sa réputation. Elle-même avait été une des courtisanes les plus prisées de son époque jusqu'au jour où son protecteur lui avait cassé les incisives et la moitié des os de sa figure. Une fois guérie, bien qu'avec un visage légèrement de travers, elle avait constaté que d'autres belles avaient pris sa place et n'avait pu dissiper le bruit selon lequel elle avait dû se montrer vraiment insupportable pour susciter une telle violence chez son amant, un homme réputé pacifique.

Malgré le charme de ces courtisanes, la femme que tous les clients, fussent-ils chinois ou occidentaux, tenaient surtout à voir, c'était ma mère. Depuis le balcon, je distinguais la masse souple de ses boucles brunes répandues négligemment sur ses épaules. Mes cheveux ressemblaient aux siens, en plus foncé. Avec fierté, ma mère expliquait aux gens que son teint mat était dû aux quelques gouttes de sang indien qui coulaient dans ses veines. Personne n'aurait pu prétendre qu'elle était belle. Elle avait un long nez pointu qu'on aurait dit sculpté avec un couteau de cuisine, un grand front, signe d'une nature cérébrale selon Colombe Dorée, des pommettes saillantes. Son menton ressortait tel un petit poing pugnace. Dotés d'iris très larges, ses yeux, enfoncés dans des orbites sombres, étaient ombragés par des cils noirs. Cependant, tous s'accordaient à la trouver fascinante, davantage même qu'une femme aux traits réguliers et d'une grande beauté. Cela s'expliquait par son sourire, le timbre voilé, mélodieux de sa voix, la façon langoureuse, provocante, avec laquelle elle se mouvait. Elle rayonnait, elle étincelait. Un seul de ses regards suffisait à séduire. Je ne cessais de remarquer ce phénomène. À chacun de ses clients, elle donnait l'impression qu'il lui était particulièrement cher.

Son style, lui aussi, était unique. Elle dessinait ses propres vêtements. Mon préféré était une robe en organdi lilas qui flottait au-dessus d'une combinaison en soie rose pâle. Elle était ornée d'une broderie représentant une vigne grimpante. À hauteur de la poitrine, deux boutons de rose jaillissaient du

sommet de la plante. L'une de ces fleurs, véritable, perdait ses pétales et dégageait son parfum à mesure qu'avancait la nuit.

Je regardais ma mère évoluer dans la pièce, sa traîne froufroutant derrière elle, suscitant l'admiration des hommes dans son sillage. Je la voyais pencher la tête d'un côté pour parler à un Chinois, puis d'un autre pour s'adresser à un Occidental. De toute évidence, chacun d'eux se sentait flatté d'être l'objet de son attention. Tous voulaient la même chose d'elle : son *guanxi*, comme l'appelaient les Chinois, ou ses relations influentes selon les Occidentaux, c'est-à-dire ses contacts avec les hommes les plus puissants des deux mondes de Shanghai, Macao et Hong Kong. Elle connaissait leurs entreprises et les opportunités qu'ils pouvaient offrir. Son habileté à assembler hommes et perspectives avantageuses attirait comme un aimant.

Jalouses, les autres patronnes de maisons de courtisanes prétendaient que ma mère connaissait ces hommes et leurs secrets parce qu'elle couchait avec eux, des centaines d'hommes de toutes les couleurs de peau. Ou bien elles affirmaient que ma mère les faisait chanter en menaçant de révéler les moyens illégaux par lesquels ils s'étaient enrichis. Il était également possible qu'elle les droguât la nuit. Dieu seul savait par quelle ruse elle leur soutirait les renseignements dont elle avait besoin.

La véritable raison du succès de son entreprise avait un rapport avec Colombe Dorée. Mère en parlait souvent, mais d'une manière si détournée que je n'en saisisais que des bribes qui, mises bout à bout, donnaient une histoire invraisemblable. Apparemment, Colombe Dorée et elle s'étaient rencontrées dix ans plus tôt lorsqu'elles habitaient toutes les deux dans une maison de l'East Floral Alley. Au début, Colombe Dorée dirigeait une maison de thé pour marins chinois, puis Mère ouvrit un pub pour les pirates. Colombe Dorée créa alors une maison de thé encore plus chic réservée aux capitaines de navire et ma mère un club privé pour armateurs. Elles continuèrent à rivaliser ainsi jusqu'à ce que ma mère fondât le Chemin de Jade Secret. Pendant cette période, Mère enseigna

l'anglais à Colombe Dorée qui, en retour, lui apprit le chinois. Les deux femmes pratiquaient un rituel appelé *momo* dont se servaient les voleurs pour dérober des secrets. Colombe Dorée prétendait que cela consistait simplement à se taire, mais je n'en croyais rien.

Parfois je descendais de mon perchoir avec Carlotta et me frayais un chemin à travers un haut labyrinthe d'hommes en costume foncé. Peu d'entre eux me prêtaient attention. J'étais comme invisible, sauf aux yeux des serveurs. Quand j'eus sept ans, ceux-ci ne me craignaient plus telle une tornade, ils me traitaient plutôt comme de l'amarante, à cause de ses épines.

J'étais trop petite pour voir au-delà des groupes serrés d'invités, mais j'entendais la voix joyeuse de ma mère. Elle s'approchait ou s'éloignait, saluant chaque client comme un ami perdu de vue. Elle grondait gentiment ceux qui n'étaient pas venus depuis longtemps et ces hommes étaient flattés de penser qu'ils lui avaient manqué. J'observais la façon dont elle les amenait à tomber d'accord avec n'importe lequel de ses jugements. Lorsque, en sa présence, deux d'entre eux exprimaient des opinions opposées, elle ne prenait pas parti, mais donnait un point de vue situé au-dessus de leur conflit. Pareille à une déesse, elle rassemblait leurs divergences, les fondait en une idée commune. Au lieu de traduire littéralement leurs paroles, elle en changeait le ton d'une manière subtile et soulignait leur désir de coopérer.

Elle montrait également de l'indulgence envers les inévitables accrocs qui se produisent entre nations. Un soir où je me tenais à côté d'elle, elle présenta un certain Mr Scott, fabricant britannique de textile, à un banquier nommé Mr Yang. Mr Scott se lança dans une histoire concernant l'argent qu'il avait gagné aux courses ce jour-là. Malheureusement, Mr Yang parlait très bien l'anglais, de sorte que ma mère était incapable de modifier ses propos.

« Ce cheval était donné à douze contre un, exulta Mr Scott. Sur les derniers deux cent cinquante mètres, ses jambes fendaient l'air et il n'a cessé d'augmenter son allure jusqu'au poteau d'arrivée. » Il mit sa main en visière comme s'il revoyait

la scène. « Il a gagné avec cinq longueurs ! Aimez-vous les courses, Mr Yang ? »

Le Chinois répondit avec diplomatie, mais sans sourire. « Je n'ai pas eu le plaisir d'y assister, Mr Scott, pas plus qu'aucun Chinois de ma connaissance.

— Alors nous devons y aller ensemble, s'empressa de proposer Mr Scott. Demain, peut-être ?

— Selon les lois en vigueur dans la Concession internationale, vous ne pourriez m'y emmener que si je me déguisais en domestique. »

Le sourire de Mr Scott s'évanouit. Il avait oublié cette interdiction. Il jeta un regard inquiet à ma mère. Celle-ci déclara avec humour : « Mr Yang, il vous faudra alors introduire Mr Scott à l'intérieur de la Cité interdite déguisé en conducteur de pousse-pousse et lui crier de courir plus vite, comme il l'a fait pour son cheval gagnant. Un prêté pour un rendu. »

Après qu'ils eurent ri en chœur, ma mère reprit : « Cette histoire de course et de rapidité me rappelle que nous devons nous hâter de joindre nos efforts pour obtenir l'autorisation de transiter par Yokohama. Je connais quelqu'un qui pourrait nous aider. Voulez-vous que je vous envoie un message demain ? » La semaine suivante, elle reçut trois dons : l'un de Mr Yang, un autre, plus important, de Mr Scott et un autre encore d'un fonctionnaire intéressé dans l'affaire qui avait distribué les pots de vin nécessaires.

Je compris comment ma mère ensorcelait les hommes. Ils se comportaient comme s'ils étaient amoureux d'elle. Cependant, il leur était interdit de déclarer leur flamme, si sincères fussent-ils. Elle avait fait circuler le bruit qu'elle considérerait cela comme une ruse pour obtenir des avantages immérités. Elle jurait que celui qui essaierait de gagner ainsi son affection serait banni à jamais du Chemin de Jade Secret. Elle ne rompit ce serment que pour un seul homme.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Belles de Shanghai

Amy Tan



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

